

URBANISME ET LANGAGE DANS LA VILLE AFRICAINE

par

JACQUES BINET

Centre et quartiers.

Dans les villes d'Europe, l'opposition est nette entre centre et banlieues. Au Moyen Age les nécessités militaires en particulier avaient amené la population à s'entasser à l'intérieur d'une ceinture de remparts. Périodiquement ce corset de murs se révélait trop étroit; des faubourgs s'allongeaient le long des routes, sortant de la ville. Ces faubourgs étaient à leur tour incorporés à la cité, protégés par une nouvelle enceinte, tandis que les anciens remparts devenaient des boulevards circulaires. Paris en fournit un exemple classique avec ses trois lignes successives de boulevards encerclant des tranches concentriques.

Cet entassement de la ville entraînait son unité. Dans de nombreux cas, la ville moyenâgeuse était divisée entre plusieurs seigneurs : l'évêque y avait son siège, le seigneur temporel y avait le sien. Mais tous ces « Bourg-l'Évêque » ou « Bourg-le-Comte » furent rapidement amenés à se confondre et à retrouver l'unité d'institution dont les cités antiques avaient donné l'exemple. La rigidité de l'enceinte militaire assurait en général une opposition tranchée entre ville et campagne. Hors les murs, un autre monde commençait : celui qui est devenu notre banlieue avec son attitude ambiguë envers la ville qui l'attire et le rejette, qui a besoin de ses travailleurs et de ses produits maraîchers mais critique ses mœurs et sa langue « faubourienne ».

Dans les villes d'Afrique noire, le clivage est tout différent. La pluralité des quartiers s'impose dès le premier abord. L'observateur a l'impression d'un urbanisme en grappe.

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

28 NOV. 1983

N° :

3804ex1

Cote :

B

Reprenant les descriptions des anciens voyageurs, O. Reclus en 1889 décrit ainsi la ville de Segou : « On suppose que 36 000 habitants peuplent cette cité très éparpillée faite de quatre villettes réunies par des villages sur la rive droite du Niger : Vieux Segou (Segou Koro), Paillote de Segou (Segou Bougou), Segou Neuf (Segou Koura) et Segou Sikoro, celle-ci siège du sultan¹. » L'usage est très ancien puisqu'au Moyen Age el-Bekri donne de Ghana la description suivante : « Ghana se compose de deux villes situées dans une plaine. Celle qui est habitée par les musulmans renferme douze mosquées. La ville habitée par le roi est à six miles de celle-ci et porte le nom d'El Ghaba, la forêt. Le territoire qui les sépare est couvert d'habitations. Les édifices sont construits avec des pierres et du bois d'acajou. La demeure du roi se compose d'un château et de plusieurs huttes à toits arrondis et le tout est environné d'une clôture semblable à un mur. La ville du roi est entourée de huttes, de massifs d'arbres et de bocages qui servent de demeures aux magiciens de la nation chargés du culte religieux; c'est là qu'ils ont placé leurs idoles et les tombeaux de leurs souverains. Des hommes préposés à la garde de ces bois empêchent qu'on ne se soit d'y entrer ou de prendre connaissance de ce qui s'y passe. C'est là aussi que se trouve la prison du roi². »

Si l'on examine une carte, on constate que Brazzaville se compose de deux quartiers africains, situés de part et d'autre du centre administratif et commercial qui est en même temps le quartier européen. A Bangui, divers quartiers se répartissent autour d'une vaste superficie en partie inondable qui constituait l'ancien aérodrome. Le centre commercial (administratif), où résident beaucoup de Blancs, est adossé à une colline perpendiculaire au fleuve. Le long de l'Oubangui, en amont, un quartier banlieusard très prisé se développe avec des résidences luxueuses d'ambassadeurs, de hauts fonctionnaires. Sur le versant oriental de la colline, les autochtones ont trouvé un espace quasi rural, tandis que le quartier Kasai et Ngaragha (militaires, fonctionnaires, prison) s'est établi à l'endroit où la colline vient buter contre le fleuve. En aval, autour du port, le quartier industriel limite le centre et

1. O. RECLUS, *La France et ses colonies*, t. II : *Nos colonies*, Hachette, 1889, p. 320.

2. Cité par M^{me} DESIRÉ-VUILLEMIN, *Les Capitales de l'Ouest africain*, Documentation pédagogique, 1963.

s'étend sur la berge vers l'ouest. Dans la même direction le quartier de la Kouanga, groupe de maisonnettes construites il y a une quinzaine d'années pour loger la petite bourgeoisie des fonctionnaires africains. Le quartier « Kilo 6 » (ou Kilo-mètre 6), autour de la mosquée, de la maison du Parti et du marché, forme le pendant exact du centre. Fatima au sud et Notre-Dame-d'Afrique à l'est le prolongent, tandis que Boy Rabe, situé au nord du cercle, ferme le cercle.

Kinshasa fournit un exemple meilleur encore : les séparations y sont bien marquées et les divers quartiers s'appellent ici des « cités », ce qui marque bien leur autonomie urbanistique. Les quartiers résidentiels (Kalina, Limete, Ngaliema) y sont encore séparés des « cités anciennes » (Kintambo, Barumbu, Saint-Jean-Kinshasa). Les « nouvelles cités » (Kalamu, Dendale, Ngiri), qui datent de 1955, et les « cités planifiées » (Bandalungwa, Lemba, Matete Ndjili) qui sont postérieures commencent à être réunies par la masse des occupations illégales dans les zones d'extension sud (Bumbu, Makala, Ngaba, Selembao) et excentriques (Ngaliema, Kisenso, Tschangu, Masina, Kingasani). Des terrains militaires ou des terrains de loisirs (golf, stade, jardin d'acclimatation) séparent ces quartiers les uns des autres, ainsi que des vallées aux fonds marécageux.

Cet urbanisme en grappe est particulièrement perceptible à Yaoundé où le relief est marqué : chaque quartier est construit sur sa colline : colline du gouvernement, de la santé, de l'Université et des écoles, de la Mission catholique avec ses collèges et séminaires, des ambassades dont l'hippodrome marque le sommet, des vieux quartiers ewondo (Mvog Mbi, Mvog ada), des quartiers étrangers (briqueterie), et, au loin, le prestigieux mont Febé où le Président a un palais d'été et reçoit ses hôtes de marque.

On pourrait croire que cette disposition de la ville en quartiers séparés a été imposée avec la colonisation pour assurer la séparation et la protection des Blancs. Les choses sont généralement plus complexes. A l'origine des villes coloniales, la famille du maître et celle des serviteurs habitaient sous le même toit. On le voit bien encore à Saint-Louis du Sénégal. Ouverte sur la rue par des soupiraux au rez-de-chaussée et par des fenêtres assez étroites au premier étage, la maison entoure une cour centrale sur laquelle donnent toutes les pièces. Au rez-de-chaussée, les magasins et les logements des domestiques ; à l'étage, donnant sur une véranda, les

appartements privés ou les pièces de réception. Avec de telles constructions « féodales », la population est forcément mélangée. Il n'est pas sans intérêt de noter que dans l'Angola actuel, à Loanda même, aucun des divers quartiers, même les *muceque* (équivalent de ce que nous appelons bidonvilles), n'a une population homogène du point de vue ethnique : le quartier central commercial, résidentiel, etc., compte 26 % de Noirs et 10 % de métis, tandis que le quartier le plus africain compte 15 % de Blancs et 5 % de métis³. Par contre, dans les pays où l'apartheid est la doctrine du gouvernement, la séparation des résidences est totale.

L'urbanisme en grappes a des racines fort lointaines et se raccorde aux traditions les plus anciennes et en quelque sorte à la philosophie clanique. Pour celle-ci, en effet, la parenté de sang constitue la seule société globale reconnue. Ceux qui ne sont pas descendants d'un ancêtre commun sont des étrangers, même s'ils parlent la même langue. Seuls des liens d'alliance, d'échange, de mariage peuvent fonder une autre parenté : les voisins qui ne sont pas « mes frères » sont « mes oncles ». Certes, les Africains ont une vue large sur ces « parentés » et ces alliances. Toute la parenté utérine est prise en considération et, en zone de droit patrilineaire, on intègre dans cette catégorie les parents de la mère, de l'épouse, de la grand-mère... Cependant les limites sont assez vite perçues et chaque lignage se replie sur lui-même et se sépare des autres d'autant plus nettement qu'il est assez important pour se suffire à lui-même. Aussi l'unité villageoise se trouve-t-elle parfois rompue. Le village est une fédération de clans. Il se divise en quartiers dont chacun est construit autour d'un lignage clanique. La division se marque parfois sur le terrain, les quartiers étant séparés par quelques centaines de mètres.

En Moyenne-Guinée par exemple, une enquête avait été entreprise pour tenter d'éclairer les liens que les villages avaient pu nouer entre eux. On s'aperçut alors que la plupart des agglomérations se référaient à deux fondateurs : un chasseur avait découvert un lieu propice et son ami s'était installé à côté de lui. Ainsi était justifiée l'indispensable pluralité clanique des villages. En effet, les Africains pratiquent une exogamie clanique totale : pour que le village puisse être une cellule de vie où l'intermariage soit possible, il faut

3. Ilidio DO AMARAL, *Luanda*, Memórias de junta de Investigações de Ultramar, 1968, Lisbonne, p. 65.

que plusieurs clans y soient présents. La séparation des quartiers urbains a donc des sources traditionnelles.

L'histoire des villes anciennes confirme ce caractère polynucléaire de la cité. « Un premier récit attribue la fondation de San (Mali) à une caravane de marchands mandingues, les Koïta et les Sékiné venus du Sud... D'après une autre source, San aurait été fondée par un chasseur Marka qui aurait découvert la mare sacrée du Sankero. Les premiers habitants furent, après les Koïta et les Sékiné, les Traoré, des Markas venus de l'Est. Les trois clans s'entendirent pour fonder une société dont le président nommé à vie était choisi successivement dans chaque clan ⁴... »

Dans sa description l'auteur note : « L'ensemble des quatre quartiers anciens était autrefois entouré de murs fortifiés et communiquait avec l'extérieur par une seule porte à l'ouest. A l'intérieur de l'enceinte fortifiée les quatre quartiers étaient séparés les uns des autres par des murs moins épais et moins élevés et par une place centrale au milieu de laquelle a été édifiée la mosquée du vendredi. Chaque place s'ouvrait sur la place de la mosquée par un grand vestibule où l'on traitait des affaires du quartier. A l'intérieur du quartier, les habitants se répartissent comme suit : à l'entrée du vestibule du quartier se trouve la case du chef de quartier, de ses épouses, des autres membres de la famille... »

Ici donc, les quartiers sont séparés, non par une surface vide, mais par un mur. Cette conception de l'urbanisme est probablement née de croyances profondes qu'il serait intéressant d'explicitier. Les quatre quartiers ont-ils quelque relation avec les quatre dimensions de l'espace?...

Sur la côte du Bénin, dans une région bien éloignée, mais qui appartient aussi à une culture où la civilisation urbaine est un acquis ancien, des chercheurs décrivent au sein des villes des quartiers profondément individualisés et dont les limites sont nettement marquées sur le terrain. En pays yoruba, « le long des rues, les blocs formant unité résidentielles se groupent en quartiers, l'entrée des blocs sur la rue, l'arrière donnant soit sur un terrain non bâti, soit sur des blocs appartenant à d'autres quartiers. L'arrière des blocs peut être limité par des sentiers qui forment frontières entre quartiers ⁵ ». Le même

4. Bakari KAMIAN, « San », *Cahiers d'Outre-Mer*, n° 47.

5. E. KRAPF ASKARI, *Yoruba Towns and Cities*, Clarendon Press, Oxford, 1969, p. 51 et 49.

auteur note que les terrains vagues à l'intérieur de la ville ont une fonction étrange : « Dans beaucoup de villes, quelques-uns de ces autels (municipaux) sont traditionnellement situés dans des bosquets aux limites des zones bâties. Ces zones boisées, outre leur emploi pour des objectifs de défense et pour l'agriculture de secours en cas de siège, servaient à donner abri à des activités religieuses à demi secrètes (mascarades, rhombes...). Beaucoup de villes ont une surface de mauvaise brousse qui sert comme égout moral et spirituel, où les corps des sorciers, des criminels exécutés, des débiteurs non libérés, de ceux qui sont morts avec des difformités sont jetés sans sépulture. Une aura de crainte suinte de ces endroits. » A travers cette description il semble bien que les villes aient besoin de préserver en leur sein une nature sauvage, en opposition aux zones humanisées, d'où ces vides frontaliers.

L'exemple de Kampala⁶ fournit une autre explication à la pluralité des quartiers et à leur séparation. En Ouganda chaque roi occupait une colline, y faisait construire un palais, puis son successeur s'établissait sur un autre tertre... On comprend donc bien qu'à l'arrivée des missionnaires, puis des représentants du gouvernement britannique, le roi leur ait également assigné une colline, sans préciser plus nettement des limites. Aussi, à l'heure actuelle, la ville est constituée par une série de collines, dont chacune est affectée à un habitant particulier : Mengo est la résidence du roi et de ses gens. Rubaga a été donné comme résidence aux Pères blancs. Le ministère de la Justice y réside aussi. La colline de Nsambya, symétrique de celle de Rubaga par rapport à Mengo, a été assignée à la Congrégation des Pères de Mill Hill. Sur le flanc nord de cette colline, un lotissement réunit le personnel du chemin de fer et celui de la police. Kibuli, par contre, est peuplée de musulmans. En 1900 un frère du roi Mutesa, converti à l'Islam, y habitait, et ses descendants y sont restés : c'est un quartier musulman. La Mission anglicane a été envoyée à Namirembe. Le Premier ministre du roi y habite. A l'arrivée des forces militaires anglaises, le roi leur a affecté Old Kampala, où fut construit le vieux fort de Lugard. Une autre colline, Nakasoro, fut le siège du gouvernement avec les administrations et les grosses maisons de commerce. Au pied se construisit le Bazar indien. Sur le tertre de Kololo

6. SOUTHALL, « Kampala », *Miner City in Modern Africa*, Pall Mall, Londres, 1967.

furent édifiés des logements de fonctionnaires. Enfin une autre colline fut le siège de l'Université Makerere, tandis que Mulago recevait l'hôpital.

On devine, à travers cette énumération un peu fastidieuse, les raisons de la séparation des quartiers. Par vagues successives, les allocataires principaux s'installent largement et les petites gens s'efforcent de trouver place auprès de la « puissance » qu'ils estiment la plus apte à les soutenir. La répartition étant faite de manière rapide et sans grand effort de limites précises, les fonds de terrain, peu visibles, ne sont pas affectés et forment une séparation entre les quartiers.

Dans les villes anciennes, la disparition de ces terrains vagues vient confirmer l'hypothèse : les zones les plus favorables à la construction sont occupées d'abord, mais les zones moins favorables sont aménagées à leur tour. C'est ainsi que Libreville donne particulièrement, dans certains de ses quartiers, l'impression d'une ville sans ségrégation raciale ou sociale. Plus précisément les diverses couches de la population s'y mélangent et c'est la proximité de la voie publique, goudronnée, pourvue d'eau et d'électricité, qui fait la différence entre riches ou pauvres, Blancs ou Noirs. Les rues ont été construites sur les sommets des crêtes, les habitations en bordure des rues sont bien bâties, confortables, selon les normes européennes, et louées passablement cher à des Européens. Un peu plus loin de la rue, à mi-pente, des maisons plus modestes ou des pavillons de bois sont habités par des Africains ayant quelques moyens. Tandis que les fonds de vallées sont peuplés de cases traditionnelles en torchis (terre et bois) ou en planches éclatées. Là vivent des gens de condition modeste, à quelques centaines de mètres des rues bien éclairées et fréquentées par les grands personnages.

Dans d'autres villes, où les soucis d'hygiène et d'urbanisme ont été dominants, les séparations entre quartiers ont bien été marquées par des ravins, des ruisseaux, des fonds marécageux. Mais ces creux de vallée n'ont pas été envahis par les hommes : les services municipaux les ont assainis. En y plantant des eucalyptus, on peut diminuer l'humidité d'un marécage. En barrant un ruisseau on transforme un marais en étang qu'il suffit d'empoissonner pour que les larves de moustiques ne puissent pas s'y développer.

La description de Freetown par Porter montre l'évolution historique liée au prestige des quartiers : « A Freetown, au xix^e siècle, le quartier distingué était celui situé auprès du

centre de débarquement des Pauvres Noirs arrivés en 1787 et le premier établissement de Nova Scotia (Noirs loyalistes de la guerre d'indépendance des États-Unis) Settler Town. En 1800 les Noirs marrons (esclaves fugitifs des Antilles) furent installés à l'ouest (Marroontown). Plus à l'ouest encore une zone fut réservée aux Krous en 1816, quartier de bas standing. Les esclaves libérés par les croisières lancées contre la traite étaient plus à l'intérieur. Au début du ^{xx}e siècle, pour lutter contre la malaria, les Blancs sont groupés à Hill Station à l'ouest, facile à drainer. La distance sociale se double d'une distance matérielle et les créoles s'appauvrissent de ne plus pouvoir louer de maisons aux Européens. Il devient élégant d'habiter à l'ouest, hors des limites municipales ⁷...

Le centre de la ville est en général un quartier d'habitat pour la catégorie aisée de la population. C'est le quartier européen. Mais, comme partout dans le monde, le centre est congestionné. Peuplé de bureaux et de boutiques, il attire une circulation intense aux heures de pointe. Les constructions sont généralement assez modernes pour que les équipements, l'entretien soient bons. Dans les villes d'Europe, beaucoup de vieux quartiers s'adaptent mal aux besoins modernes et sont livrés à une population pauvre qui doit se contenter de logements médiocres. Cette dégénérescence des quartiers centraux n'est pas encore sensible en Afrique.

Un premier élément commence pourtant à se discerner : devant l'intense activité du centre, devant l'entassement dans des appartements, un certain nombre de citadins choisissent de résider dans des quartiers extérieurs, ne venant au centre que pour les heures de travail. Dépasant les quartiers périphériques déjà densément peuplés d'Africains, des « banlieues » élégantes naissent à Dakar, dans le quartier de Fann, à Yaoundé, auprès de Bastos, à Cocody, à l'extrémité nord-est d'Abidjan. Souvent la résidence banlieusarde ne sera qu'un abri de week-end où l'on vient jouir de la plage : auprès d'Abidjan, sur plus de dix kilomètres, le long de la route de Bassam, des Blancs ont loué l'emplacement des cocoteraies en bordure de la plage et y ont construit des *apatams* (abris provisoires de nattes et de planches), voire de petites villas. Auprès de Dakar, la baie de Hann est bordée de villas, les plages des Almadis, de Ngor, de Yoff se peuplent au week-end. A Libreville c'est le cap Estérias, à la sortie de l'estuaire, qui

7. Arthur T. PORTER, *Creoledom*, Oxford University Press, 1963.

joue le même rôle. Un peu partout on remarque la migration des fins de semaine, caractéristique de la civilisation européenne actuelle. Les Africains ont bien remarqué ce désir de tranquillité et de solitude. Selon Ogo, le stéréotype désignant les Européens est *Oyinbo ori oke* (l'homme blanc seul, sur la colline)⁸.

L'opposition entre « quartiers » et « centre » ne se pose pas dans les mêmes termes en Europe et en Afrique. En effet, le centre joue un rôle unique dans la vie économique et politique de l'État. Mais la plupart des citoyens n'en sont pas conscients. L'homme de la rue à Bangui ou à Abidjan ne se sent pas vraiment concerné par ce qui se fait au centre. Pour lui, le centre, celui où il traite ses affaires personnelles, c'est « Kilo 6 » ou Treichville.

On peut donc se demander si beaucoup de villes africaines ne sont pas bicéphales, composées de deux cités juxtaposées. L'une vit au rythme du monde moderne, cité des Blancs et des Africains que leur instruction, leur qualification, leurs goûts mêlent à la vie moderne. L'autre est la ville africaine dont les besoins, les techniques, les soucis sont restés traditionnels. En réalité, tous les citadins, consciemment ou non, sont lancés dans l'aventure du modernisme.

Certains quartiers ont un centre subalterne. Mais ce qui les caractérise, c'est leur rôle résidentiel. Une étude menée à Bangui, en 1971, auprès des enfants des écoles, montrait clairement la coloration affective qui entoure le quartier. Tous les enfants ont une bonne connaissance de l'ensemble de la ville et en particulier du centre. Ils en connaissent tous les « magasins modernes, ornés de vitres, qu'on peut rester dehors et voir toutes les marchandises qui sont dedans ». Ils citent avec à-propos les administrations et savent indiquer d'un mot qu'ils savent bien en quelle occasion on va aux « Allocations familiales » ou au « Trésor ». Les édifices remarquables sont bien connus et évoqués selon leur aspect monumental. Le marché Bokassa est plus souvent cité à cause de son architecture que pour sa fonction commerciale. L'hôtel Safari, avec ses treize étages, est souvent mentionné. Les enfants sont conscients et fiers du rôle international de leur ville. Accueillir des étrangers leur paraît indispensable. Si l'aéroport est cité, ce n'est pas parce que l'on y assiste au prodige technique de l'envol du plus lourd que l'air, mais

8. Ogo, *Yoruba Culture Yoruba Palaces*, 1966, University of London Press, cité par Krapf Askari.

parce qu'il attire et reçoit des étrangers, fait connaître dans le monde entier la R.C.A. et ses habitants... Un commentaire sur l'hôtel Safari : « ce gratte-ciel bâti pour endormir ceux qui viennent d'ailleurs », montre bien ce souci d'hospitalité⁹. Le désir d'ouverture au monde extérieur peut paraître éloigné des besoins matériels d'un pays sous-développé, mais c'est un élément important de « confort intellectuel ». La ville et ses habitants existent non pas pour eux-mêmes, mais parce que la présence de témoins étrangers consacre leur existence. Aussi la population attribue-t-elle de l'importance à des équipements dont elle ne tirera aucun profit, même indirect, mais qui, permettant la liaison avec le monde extérieur, la rassureront en quelque sorte sur elle-même.

Dans l'image de la ville, les considérations esthétiques sont fort importantes. La beauté est le souci principal des citadins pour leur ville. Les Européens s'interrogent parfois sur le luxe de certains bâtiments officiels. Bon connaisseur de l'âme africaine, le président Houphouët-Boigny a répondu jadis que les peuples avaient besoin de ce luxe. Privé de tout superflu dans sa vie personnelle, le citoyen a besoin de monuments publics, d'avenues, de places majestueuses. Ces aménagements luxueux sont également une devanture publicitaire. En ce sens, un discours d'inauguration du Jour de l'Urbanisme à Abidjan mérite d'être cité : « Des ouvrages considérés par beaucoup comme de pur prestige ont été en réalité le moteur du développement de notre capitale. Le palais de la Présidence a illustré le vieil adage qui veut qu'on ne prête qu'aux riches. Le pont Houphouët-Boigny, aussi large qu'il ait pu paraître en 1957, ne pouvait plus écouler le trafic dix ans plus tard et a dû être doublé. L'hôtel Ivoire, inauguré en 1963 avec deux cents chambres, a dû porter sa capacité à cinq cents chambres six ans plus tard. A peine l'aérodrome international de Port-Bouët est-il achevé qu'il faut envisager son extension¹⁰... »

Les éléments esthétiques qui frappent les enfants de Bangui dans leur ville peuvent sembler inattendus. Le jet d'eau est rarement cité, la statue de Boganda pas davantage, la couleur des édifices semble passer inaperçue. Mais la

9. J. BINET, « Image de la ville », *Bulletin trimestriel du Secrétariat des missions d'urbanisme et d'habitat*, n° 68, janvier 1972, p. 3-18.

10. Galy KOUASSI, ministre de la Construction, *Fraternité Matin*, 10 novembre 1969.

propreté est un thème important. On pressent une esthétique de la rigueur, de la mesure. Le goudron « qui brille comme du fer », les poteaux qui s'alignent comme des soldats en file indienne, les arbres qui jalonnent régulièrement les rues marquent un rythme, une ordonnance du paysage urbain. Ces mentions de la régularité ne peuvent manquer de surprendre tous ceux qui ont observé combien les schémas géométriques, avec leur rigueur, semblent aux Africains ennuyeux et desséchants. Peut-être est-ce cette rigueur même qui est appréciée ici. Elle témoigne que l'on est en ville, dans un monde nouveau, qui n'est plus celui du sentiment et de l'intuition, mais celui de la raison et du modernisme.

Si les images du centre de la ville sont liées à la culture moderne, les images données du quartier ont une tonalité émotive toute différente. Le quartier semble, à travers les devoirs analysés, un substitut du village avec ce que cela comporte de traditionnel, de familial, de retour à une nature « maternelle ». L'évocation des animaux domestiques, des arbres fruitiers et des cultures va dans ce sens. Lorsque les enfants ont joint des dessins à leurs devoirs, il est révélateur que les maisons des quartiers soient dessinées comme des cases rondes. En fait, dans la ville de Bangui, les habitations sont généralement de plan carré ou rectangulaire, avec un toit à quatre ou à deux pans. Les cases rondes traditionnelles y sont fort rares. A propos de son quartier, l'enfant banguais dessine non une case réelle mais un archétype de case, tout comme l'enfant parisien dessine une maison avec un toit et une cheminée, alors que cette forme est peu fréquente en ville. Le dessin révèle l'aspect traditionnel et passéiste des valeurs attachées au quartier d'habitation. L'attachement au quartier n'apparaît pas lié à la famille; celle-ci n'est guère citée expressément. Beaucoup d'enfants, en effet, vivent en ville loin de leur famille au sens étroit. Ils sont confiés à quelque « tuteur », oncle ou cousin à la mode de Bretagne, leur famille ayant préféré les voir à proximité des écoles. Mais la population du quartier est imaginée sous des traits idéalement familiaux : les enfants apprécient le calme de leurs voisins, leur « douceur », le fait qu'il n'y ait ni bagarre ni querelle. L'amour du quartier est lié au désir de trouver un abri, une protection contre la violence du monde extérieur. Ce n'est pas le calme en soi ni le silence qui sont appréciés, puisque les enfants parlent de l'animation de leur quartier. Le quartier est « doux » parce que les vols sont rares, parce que les habi-

tants « obéissent bien au chef ». Le quartier est donc une sorte de refuge dans le paternalisme, à côté d'un monde indifférent, grand mais terrifiant.

L'attitude des adultes est-elle semblable à celle des enfants? Ont-ils au sujet de leur quartier de résidence cet attachement affectif? Ils n'hésitent pas à quitter leur quartier pour chercher un domicile plus adapté à leurs besoins; le taux de mobilité est partout fort élevé. En sens inverse, on peut remarquer que beaucoup effectuent des achats dans leur quartier alors qu'ils pourraient les faire à meilleur prix dans le centre. Mais cela peut s'expliquer de diverses façons : les déplacements ne sont pas toujours faciles, d'une part, et, d'ailleurs, les conditions de vente (crédit, très petit détail) sont parfois plus favorables dans la boutique du quartier, malgré un niveau de prix plus élevé. Aussi, tous les quartiers ont-ils un minimum d'équipement commercial.

La fréquentation du centre de la ville est limitée aux nécessités professionnelles, à l'agrément des flâneries dans la rue, à quelque démarche administrative ou à des achats spécialisés.

Les quartiers ne sont pas seulement centres résidentiels, ils fonctionnent comme des noyaux autonomes avec leurs marchés, leurs détaillants ou leurs artisans en boutique, leurs alignements de « tabliers »... Le développement de la ville se manifeste non pas par une intensification des fonctions commerciales du centre mais par la création de centres secondaires. A Abidjan, les deux quartiers les plus anciens, Treichville et Adjamé, possèdent chacun un centre fort actif où toutes sortes de commerces et d'artisanats sont représentés. D'autres centres se dessinent, l'un aux « 220 logements », l'autre au carrefour de Koumassi... Le polycentrisme des villes africaines reste un caractère stable.

Dans les villes européennes, dit-on parfois, c'est le centre qui joue un rôle de creuset. Les nouveaux citadins y sont attirés par le renom de la ville et y résident le temps nécessaire pour s'habituer à la vie citadine. Ensuite ils s'établissent dans les quartiers périphériques ou en banlieue. Certaines villes d'Afrique fonctionnent certainement sur ces bases. Il semble bien qu'à Kinshasa, par exemple, une proportion importante des habitants des « extensions » éloignées ont fait des stages dans des quartiers plus centraux avant d'avoir les moyens de s'installer une modeste maisonnette à eux. A Dakar ou à Abidjan on pourrait certainement mettre en évi-

dence des circuits semblables. Les quartiers modernes mais éloignés de Baobab, Liberté, à Dakar, des « 220 », des Deux Plateaux ou de Koumassi à Abidjan ont une population évidemment plus aisée que les quartiers d'Adjamé ou de Treichville, du Champ de Courses ou de Médina.

La multiplicité des quartiers semble donc bien un caractère constant des villes africaines et les problèmes de vieillissement du centre sont, de ce fait même, posés de façon différente.

Langage de la ville.

Comme toute œuvre humaine, la ville est l'expression de ses créateurs. Qui parle à travers elle? Comment pensées ou sentiments trouveront-ils le moyen de s'exprimer? Quels sont enfin les choses que la ville nous dit d'elle-même? Telles sont les trois questions qui peuvent se poser.

Parfois c'est toute une métaphysique qui s'exprime à travers le plan de la ville. Déjà signalée pour l'habitat, cette conception se retrouve pour l'urbanisme. A. Masson Destourbet en donne un excellent exemple¹¹ à propos des villes Kotoko des bords du Logone : « Le prince du Nord (Makari) est descendant d'un héros conquérant qui fonde son pouvoir sur le meurtre du serpent mythique auquel il se substitue. Le sacrifice permet l'aménagement de l'espace urbain depuis un centre. Le prince du Sud (Logone Birni) rattache sa généalogie au sage qui, à l'origine des temps, éleva sa demeure sur l'espace privilégié séparant les quartiers Nord et Sud et qui obéissent au plan linéaire. »

Dans la ville d'Europe, la communauté entière s'exprime, puisque au cours des âges riches et pauvres ont pu laisser une marque. Il n'en est pas de même en Afrique. Les « autorités », les pouvoirs publics en particulier, construisent et organisent la ville selon leurs besoins et selon leurs aspirations. En se limitant à Abidjan, on peut relever un certain nombre de « faits d'urbanisme ». L'existence d'un palais présidentiel que le public peut visiter est un premier point qui montre bien l'importance providentielle du chef de l'État. Le bloc ministériel, sage bâtiment entourant une cour rectangulaire, prouve un effort de coordination et de synthèse. La « Caisse de Compensation du Cacao », qui abrite toutes sortes de services

11. Colloque C.N.R.S., *La Personne en Afrique*, octobre 1971.

et offices agricoles, est le building le plus élevé d'Abidjan : ce n'est pas un hasard. Quant au building des Finances, il constituera un édifice complexe, beau et riche de tous les symbolismes.

Les technocrates, architectes et urbanistes mettent une part de leurs idéaux dans leur travail. Ils ne sont pas libres toutefois de s'exprimer librement, étant liés par les programmes qui leur sont imposés. Quant aux habitants, seuls ceux qui sont assez riches pour construire de façon durable peuvent laisser une trace. Beaucoup de Blancs, soit des particuliers, soit des entreprises, ont un rôle dans l'évolution de la ville. Mais parmi les Noirs une masse considérable passe sans laisser de traces : l'urbanisme n'est pas engagé par les misérables abris de planches et de carton bitumé qui constituent les bidonvilles. Cependant, si l'expression de cette masse disparaît avec les matériaux précaires qu'elle utilise, elle n'a pas moins un rôle dans la physionomie urbaine.

C'est par le plan, par la mise en œuvre de l'espace que s'exprime d'abord la ville. Elle parle un langage de plan et de volume, intercalant les espaces vides et les espaces pleins, les blocs de construction et les places, les avenues ou les parcs, les alignements commerciaux et les zones industrielles. L'espace n'est pas inerte : il est animé des mouvements de la circulation, qui s'inverse selon les heures. Les ponts, les remblais, les déblais manifestent la puissance de l'homme qui impose ses voies. Tout au long de cette circulation, un rythme se dessine qui permet de lire la fébrilité du monde moderne : la rue et le carrefour, la place, les portiques ou les marchés où stagne la foule, où se rassemblent de petits groupes.

Tout ce que l'on peut appeler « mobilier urbain » fournit des éléments chargés de sens à cette expression : les arbres qui jalonnent les rues et abritent les flâneurs, les fontaines qui distribuent l'eau, les réverbères, les trottoirs qui mettent le piéton à l'abri, les bancs, les abribus, les étalages ou les vitrines. L'absence de certains éléments est même significative pour qui est habitué aux villes d'Occident : les affiches sont peu nombreuses et les horloges ou beffrois sont rares.

Il faudrait aller plus loin et ne pas limiter le paysage urbain à un plan abstrait. Une ville est aussi une sculpture, bien qu'il ne soit pas toujours facile de l'appréhender sous cet aspect. Les édifices sont plus ou moins hauts, plus ou moins vastes, plus ou moins denses. Minérale et verticale en son centre, la ville s'étale largement. Arbres et jardins dissimulent

les villas des quartiers riches et les cases traditionnelles. Les quartiers pauvres, les bidonvilles ont moins de verdure et étalent leurs toitures disparates. La couleur est utilisée pour les petites constructions; son intensité et sa variété marquent le désir d'originalité. Mais les grands bâtiments restent gris ou blancs. Les revêtements de mosaïque sont encore très rares. Les bruits composent une symphonie caractéristique de chaque quartier. Roulement sourd des chemins de fer, appel des sirènes des navires, klaxon et moteurs, grondements des poids lourds. Dans les quartiers africains surtout, la radio déverse ses musiques traditionnelles, souvent afro-cubaines ou zaïroises. La rumeur de la foule auprès des marchés témoigne de la puissance de la ville, mais le chant incongru d'un coq ou le bêlement d'un mouton rappellent que l'Afrique paysanne est là toute proche.

Les odeurs composent un élément du tableau. Odeur d'essence, bien entendu, comme dans toute ville moderne, mais aussi odeurs d'huile d'arachide ou de palme, selon l'industrie locale. Odeur des palmistes ou du cacao. Odeurs de friture des mets préparés et vendus dans la rue, odeurs puissantes de poisson fumé ou séché, voire puanteur des égouts engorgés par les détritiques des marchés, odeur de fumée de bois des modestes cuisines à l'heure des repas.

La combinaison de tous ces éléments fournit une description précise de la ville et une localisation en son sein. Elle permet même à l'observateur de repérer des problèmes graves : la fumée de bois ne montre-t-elle pas le danger de déforestation autour d'une telle agglomération de foyers? l'odeur des égouts ne dit-elle pas la trop faible consommation d'eau liée à un bas niveau de vie?...

La simple lecture d'une carte aérienne permet de saisir l'opposition entre l'espace tel qu'il est utilisé dans les quartiers modernes (européens de fait ou de culture) et l'espace tel qu'il est utilisé dans les quartiers de culture africaine. La différence d'échelle des bâtiments, des voies, des places est frappante. Le plan du bidonville apparaît comme un tissu vivant dont les cellules s'imbriquent les unes dans les autres, dont les voies s'établissent selon les besoins de cheminements répétés et non par une volonté établie *a priori*. Sa croissance se fait de proche en proche et, si une figure géométrique s'y lisait, ce serait une spirale plutôt qu'une figure orthogonale. Une description d'un village soninké montre bien le processus de ce développement : « La misidé (mosquée) est un point

central. C'est autour de cet emplacement choisi dès la création du village que les habitants disposent leurs cases... La lecture se fait comme suit : les fondateurs se trouvent à côté d'une mosquée sur le commencement d'une ligne idéale qui se déroule en spirale et dont le dernier tour englobe les étrangers établis à demeure, mais aussi les descendants d'esclaves et de castes ¹². »

On ne peut manquer pourtant de remarquer que les nouveaux quartiers de Kinshasa semblent avoir adopté un urbanisme moderne, bien qu'ils aient été créés en dehors des voies officielles. Des lots ont été donnés par accords nouveaux purement coutumiers, en dehors de l'intervention des autorités administratives, sur des terrains où la voirie n'était pas tracée. Mais les chefs des quartiers ont veillé à ce que les lots nouveaux soient dans le prolongement des anciens et surtout à ce que des réserves soient faites pour la voirie future dans l'axe des rues déjà tracées. Les nécessités de l'urbanisme ont été bien assimilées; ces quartiers, qui pourraient n'être que des bidonvilles, sont constitués de parcelles de dimensions raisonnables (selon les normes légales), spontanément alignées, au risque malheureusement de provoquer des phénomènes d'érosion pour n'avoir pas tenu compte des pentes dans le tracé des voies ¹³!

L'alignement des voies se heurte parfois à d'autres obstacles : à Tombouctou « jamais les façades des maisons ne sont tournées vers l'est ni vers l'ouest, sens des vents dominants, de peur que les malheurs et les génies malfaisants ne pénétrant dans la demeure. Il en résulte deux catégories de rues bien distinctes : celles orientées du nord au sud s'insinuent, étroites et avec un air de mystère, entre des murs aveugles dont le manque d'alignement occasionne de fréquents détours. Tel retrait est parfois utilisé pour la percée d'une porte, face au nord ou au sud. Un subterfuge consiste également à ménager en communication directe avec une voie méridienne un vestibule supplémentaire sur lequel s'ouvre latéralement la porte d'entrée effective de la demeure ¹⁴ ».

12. Éric POLET, Grace WINTER, *La Société Soninké Diahunu*, Institut de sociologie, Université libre de Bruxelles, 1971.

13. DUCREUX, « Croissance urbaine et démographique au Kinshasa »; VERHASSET et VAN WETTERE, « Quelques aspects de l'expansion de Kinshasa », *Colloque sur la croissance urbaine en Afrique et à Madagascar*, édition C.N.R.S., Bordeaux, 1970.

14. P. CASTELNAU, *Le Soudan français*, 1953.

La différence des conceptions spatiales entre les urbanistes ou les architectes, de formation occidentale, et les utilisateurs africains paraît à l'évidence si l'on observe les rues. Des petits commerçants installent leurs marchandises sur une table, la nuit venue ils emmènent leur stock ou l'entreposent dans une maison voisine, laissant leur table sur place. Des gardiens de nuit dressent devant l'immeuble qu'ils défendent un abri sommaire où ils dorment. Toutes sortes de vendeurs à la sauvette utilisent l'espace à la façon très souple des nomades. Dans les marchés couverts l'opposition est plus frappante encore car il s'agit d'une installation stable. A l'intérieur du volume préparé par l'architecte, les commerçants africains se sont aménagé de petites niches : estrades et paravents servant à présenter les objets, cabines solidement grillagées permettant de tout mettre à l'abri le soir venu. L'opposition des dimensions, des matériaux, des formes même est frappante. A la dureté minérale du béton, à la rigueur des lignes droites, s'opposent la plasticité du bois, l'irrégularité végétale des poteaux parfois mal équarris.

Si la surface utilisée retient l'attention à propos de l'habitat, la conception de l'espace, au sens le plus métaphysique des mots, est particulièrement importante lorsqu'il s'agit d'urbanisme. Les peuples africains ont de l'espace (et du temps) les notions que peuvent avoir tous les agriculteurs, les pasteurs, les chasseurs. Les directions sont déterminées soit selon des repères astronomiques, par référence au soleil levant ou couchant, soit selon des repères géographiques, direction de la mer, direction de la forêt, qui sont parfois précisés en fonction des cours d'eau (aval ou amont). Chez les Fangs du Gabon et du Sud Cameroun, l'orientation du temps et de l'espace est rapportée au mouvement apparent du soleil. « Le temps et l'espace s'écoulent d'est en ouest suivant un mouvement descendant. L'est est *oku* (amont, haut, mâle), l'ouest est *nké* (aval, bas, féminin). Par rapport à l'axe de référence est-ouest le nord est à droite (*mbo nnom*, côté mâle), le sud à gauche (*mbo ngal*, côté femelle). La limite entre le nord et le sud est *Osoe nnanga*, rivière de l'albinos, qui est aussi l'arc-en-ciel. On arrive ainsi à déterminer sur la rose des vents deux aires opposées : le quadrant N. et E. mâle, le quadrant S. et O., femelle. Les autres paraissent neutres. Le diamètre N.-E., S.-O. formant la bissectrice de deux angles opposés donnerait l'axe de la migration *mfa'a man* vers la mer... Dans le *bilaba* (sorte de potlatch) les marchandises masculines

viennent du secteur femelle et vice versa... ces contradictions se résoudraient par application du principe de double symétrie ou de complémentarité sexuelle¹⁵ ».

Mais partout un élément affectif se mêle à la perception de l'espace. Tantôt une contrée est « lue » en fonction des déplacements d'un ancêtre, tantôt un paysage figure le corps étendu de quelque demi-dieu, tantôt les arbres, les rochers, les sources ou les collines sont supposés être les abris des génies. Un clivage essentiel est marqué entre l'espace humanisé, villages ou champs, et l'espace naturel, forêt ou brousse. L'homme ne se présente pas en dominateur, en maître de la nature, mais en hôte parfois timide. Les cultes agraires avec une divinisation de la terre expliquent bien ces attitudes¹⁶.

Dans un tel cadre culturel, on comprend bien ce que peut avoir de religieux le tracé d'un plan, d'une ville. Traditionnellement, les villes du Soudan comme celles du Bénin étaient encloses de murs et les portes y étaient en nombre limité. Un certain nombre de voyageurs ont décrit des cités à six portes, parfois sept avec une porte pour les trafics d'approvisionnement, confiés aux esclaves. Des traditions historiques rappellent que des sacrifices humains ont été exécutés parfois lors de la fondation d'une ville : à Djenné, une jeune fille bozo a été ensevelie vivante, dit-on, dans le mur d'enceinte.

Toutes ces croyances montrent que la ville est empreinte de sacré. Mais on ne connaît pas grand-chose du symbolisme qui a pu naître à son propos.

Il y a évidemment des lieux fastes et des lieux maudits. Mais, dans une ville, des hommes venus de partout se rencontrent. Aucune tradition tribale ne peut prétendre s'imposer. Selon les événements, des croyances proprement urbaines viennent à se développer. A Abidjan, tel carrefour est réputé dangereux parce que les esprits de la lagune y détournent l'attention des conducteurs de voitures et provoquent de nombreux accidents.

Il faudrait répertorier toutes ces croyances pour voir si un folklore urbain est en train de naître.

Dans les civilisations du Bénin ces croyances ont marqué l'urbanisme : « Dans le mythe, le monde, à son origine, consiste en une île entourée d'eau, où les premiers chefs erraient sans but. Olorun vint et dit : « Eshu, assieds-toi derrière moi ;

15. ALEXANDRE et BINET, *Le Groupe pahouin*, P.U.F., 1958, p. 114.

16. J. BINET, *Psychologie économique africaine*, Payot.

toi, Shango, en face; Ogun, à ma droite... La ville s'appellera Ife... Seize dieux sont venus avec moi, ils auront des enfants qui vivront autour de vous... » Froebenius ajoute : « Il est clair que la colline illustre, au centre d'Ife, fut jadis le nombril du monde selon la conception yoruba. Ife, jadis, était constituée de dix-sept quartiers, un central et quatre pour les points cardinaux... » La ville yoruba ancienne est donc centrée autour du palais du roi. « Le plan classique donne l'image d'une roue avec le palais de l'Oba en guise de moyeu, les murs comme jante et des rues figurent les rayons, partant du palais et joignant la ville aux autres cités... Le palais central entouré de murs occupe une vaste surface : 1 à 8 % de la ville *intra-muros* ¹⁷. »

Abeo kuta ou Ibadan présentent un plan plus complexe, avec un réseau de carrefours plus ou moins reliés les uns aux autres. Chacun de ces carrefours est constitué d'un enclos important et d'un marché. L'histoire rend parfaitement compte de cette disposition. Au XVIII^e siècle, lors de l'invasion peul, diverses tribus appartenant à la race yoruba ont trouvé refuge auprès de la colline d'Ibedan ou du rocher d'Abeokuta. Elles s'y sont établies les unes à côté des autres, à l'abri d'une muraille commune. Chacune est restée groupée auprès du palais de son chef, donnant ainsi aux villes cet aspect de constellation qui traduit leur origine fédérale. Un autel spécial appartient à la collectivité urbaine, tandis que chacun des lignages a son autel propre.

Ce serait une entreprise intéressante que de chercher les symboles offerts par la ville et la signification qu'ils peuvent revêtir, consciemment ou inconsciemment, dans l'esprit de ceux qui y vivent. Le test du village employé par la psychologie européenne permettrait une approche comparative.

L'ancienne royauté yoruba était sacrée, réunissant les pouvoirs religieux et les pouvoirs civils : sa place centrale était logique. Les villes créées par les conquérants peuls du Nord Cameroun ou du Niger témoignent elles aussi des fondements de la vie sociale. Le saré (palais) du Lamido est au centre. Mais il n'est pas seul. La mosquée principale et le marché sont là pour montrer que le pouvoir du chef lui a été confié pour le bien de la communauté des croyants. Certes, le chef peul dispose d'une autorité absolue, mais à qui sait aller

17. E. KRAFF ASKARI, *op. cit.*, p. 39-42.

plus loin que l'apparence, les rites et les institutions rappellent qu'il est en réalité le descendant d'un conquérant féodal qui avait « reçu une bannière » du prédicateur musulman Ousman dan Fodio avec mission de soumettre à l'Islam un secteur du pays païen où il allait se tailler un royaume.

La toponymie urbaine révèle aussi les sentiments qui animent les citadins. Si les monuments ou les rues fournissent des symboles spatiaux, les noms des quartiers fournissent des symboles verbaux. Il faut d'abord relever l'opposition « ville-village » faite par les Blancs plus souvent que par les Noirs : ville désignant le centre et les quartiers riches, village s'appliquant aux quartiers africains, alors que l'énormité de leur population rend une telle appellation dérisoire. L'emploi très général du nom « plateau » ou, au Sénégal, d'« escale », en dehors de tout port fluvial ou aérien.

Le nom de certaines villes célèbres sert à désigner des quartiers. C'est ainsi que Libreville a « London », « Petit-Paris », « Batavia ». L'existence d'un quartier « Kumasi » marque l'extension de la culture ashanti à Abidjan. Nombreuses sont les villes du Cameroun qui, à l'instar de Douala, ont leur quartier « New Bell ». En ce cas l'accent n'est pas mis sur le parrainage illustre, mais sur la similitude des fonctions : les quartiers « New Bell » sont des quartiers très mélangés où se coudoient toutes les ethnies. Beaucoup de villes renferment des quartiers dont le nom évoque une ethnie, soit que les originaires de cette ethnie soient réellement majoritaires dans ce quartier, soit, plus souvent, que le quartier ait été ainsi nommé en hommage à quelque notable qui y résidait. Au Cameroun, le nom des quartiers « Mokolo » a une tout autre origine. A Mokolo, ville du Nord, se trouvait jadis la prison où les condamnés à des peines de longue durée étaient rassemblés. Le climat de Mokolo était jugé terriblement chaud par les gens du Sud. Aussi ce nom de quartier évoque-t-il un endroit où la vie est difficile.

Toute une série de noms manifeste la fierté des habitants, depuis le « Quartier chic » de Pointe-Noire ou « Akébé venez voir » de Libreville aux « Asikafo Ammanten » (Les riches arrivent tard), « Apembrom d'allee » (où vivent ceux qui valent des milliers), « Mpem Mum » (5 000 livres au minimum) cités par Abboh pour le Sud Ghana. D'autres montrent le désir de développement, comme à Cotonou « Evenoumédé » (Si vous m'aimez, venez avec moi), « Misebo » (Rapprochez-vous), « Awanlo » (Ils, les géomètres, viendront tous).

Le nom signe parfois une appartenance religieuse musulmane comme les innombrables « Medina », les « Dar-es-Salam », les « Misidé » (Mosquée) ou « Misira », « Hamdallay ».

Les noms chrétiens sont aussi caractéristiques : au Ghana, « Salem », « Kristom », « Broni Krom » (ville des Blancs). A Bangui, « Fatima » ou « Notre-Dame d'Afrique » qui sont les noms des églises paroissiales.

L'exemple de « Pikine », cité satellite de Dakar, est intéressant parce qu'on y trouve toutes les combinaisons toponymiques. Certains noms sont descriptifs : « Crabes » (les crabes de terre y sont nombreux), « Gueye Waye » (la mer chante, on y entend le ressac), « Wakh Kenan » (Creuser, Boire), où la nappe phréatique est toute proche. D'autres, historiques, faisant allusion aux premiers habitants : « Gouy Fatou Maïga » (Baobab de Fatou Maïga), « Korinag » (mare aux Maures). Les noms se sont déplacés avec les habitants : après la démolition des bidonvilles dakarois et le transfert de leur population à Pikine, on retrouve là les noms des quartiers de Dakar : « Gueule tapée » (marigot du lézard dit gueule tapée), « Niamzat », « Colobane », « Ouagou Niayes »...

D'autres quartiers ont tiré leur nom de leur chef. Bamako nous en fournit le meilleur exemple, puisque trois quartiers portent encore les noms des trois hommes qui, il y a trois siècles, ont fondé la ville. Cette anthroponymie est évidemment importante à connaître puisqu'elle permet de repérer à peu près à coup sûr les autochtones, véritables propriétaires du terrain. Si, à Yaoundé, des quartiers s'appellent « Mvog Ada » ou « Mvog Mbi », c'est parce qu'ils sont la résidence des clans « Ada » ou « Mbi », tandis qu'« Elig Belibi » signifie la jachère de Belibi.

A côté de son implantation, de ses fonctions concrètes, la ville a aussi une valeur symbolique.

L'observateur soucieux de rendre compte du réel met l'accent sur l'adaptation de la ville aux rôles qu'elle joue dans les organisations étatiques, dans le commerce, dans les cultes religieux, les loisirs ou les transports. On souligne l'opposition entre le centre et les quartiers. On étudie les pouvoirs urbains. Mais on hésite devant le langage de la ville.

Pour l'habitation, la chose est claire : le propriétaire s'exprime à travers sa demeure dans la mesure où il l'a adaptée à ses goûts. Sinon c'est la « culture dominante » qui s'y montre. Dans l'urbanisme, de multiples personnalités interviennent dans l'instant et à travers l'histoire, si courte soit-elle.

Sur le plan, on devine l'évolution, on voit le passage de l'autorité coloniale à l'autorité nationale. On lit souvent les modifications du milieu technique : telles installations hôtelières, nées auprès du port, se sont déplacées vers l'aérodrome, telle zone commerciale, née de caravanes de porteurs, puis modifiée et cristallisée auprès de la voie ferrée, trouvera peut-être un emplacement nouveau auprès d'une route à grande circulation.

Essayons donc de retrouver les significations qui peuvent se présenter à l'esprit de l'observateur. La séparation du centre de la ville et des quartiers entre eux est un premier point : on a l'impression d'un découpage, d'une rupture entre divers aspects de la vie. La ville de l'État et de ses administrations est distincte de la ville économique et de la ville des cultes. Il y a probablement là le symbole d'un malaise redoutable, contre lequel l'Occidental est immunisé par une longue habitude, mais qui risque de frapper l'Africain qui vivait dans un univers harmonieusement unifié. L'éloignement des autorités, politique ou administratif, est souvent notable. Il manifeste clairement la condition du citadin. Au village, il y a toujours une autorité : père ou patriarche, notable ou chef. Dans les cantons ou les petites villes, le chef ou les fonctionnaires d'autorité sont connus de tous. En ville, les personnalités responsables sont souvent inconnues. Seul, le président jouit d'un prestige que renforce le palais présidentiel, bâtiment généralement central et remarquable. Les maires ou les commissaires de police pourraient incarner l'autorité au niveau des quartiers. En fait, le chef de quartier reste une figure populaire, contribuant ainsi à reconstruire une sorte de village au sein de la ville.

Cet éloignement des autorités a une conséquence plus grave : le citoyen risque de ne plus faire le rapport entre autorité, responsabilité et travail.

L'homme de la rue est sensible à toute la pompe qui entoure la vie publique. Dans certains États, les manifestations et défilés organisés par le parti sont incessants. Partout, en outre, les rencontres au sommet — « conférences internationales », visites présidentielles — sont fort nombreuses. Les voies triomphales ne sont pas seulement des tracés grandioses, elles sont d'usage fréquent. Les faisceaux de drapeaux claquant au vent font quasi partie du paysage quotidien du centre de la ville, de l'aérodrome et de la voie qui conduit de l'un à l'autre.

Si l'on cherche ce que dit la ville dans le domaine économique, on retrouve cette idée de prestige à l'état pur, isolée du fonctionnement et de l'efficacité. La ville donne globalement l'impression d'une grande puissance matérielle. Les entreprises, cependant, n'en font pas étalage. Les citadins, qui ne connaissent pas de l'intérieur les maisons de commerce, ne peuvent guère apprécier la nature du travail qui s'y fait. Au village ou dans les quartiers traditionnels, on voit travailler les artisans : tisserands, cordonniers ou tailleurs s'installent sur une place ou sous une véranda. Dans la ville moderne, le travail est une réalité cachée. Les montages ou les manutentions se font à l'intérieur des dépôts ou dans les cours. Quant aux travaux bureaucratiques, le public ne connaît que le local, qui peut sembler luxueux par rapport aux misérables quartiers des immigrants. Les usines, somme toute peu nombreuses, sont assez rarement implantées au cœur de la ville et ne marquent pas la domination de l'économie sur la cité.

La prospérité de la ville est évidente, surtout si on la considère avec l'œil neuf d'un broussard récemment arrivé qui ne se lasse pas de regarder les voitures, les lumières, la masse du public, les richesses, pauvres richesses souvent, dont regorgent les boutiques. Prospérité inexplicable.

La publicité par affiches n'est pas encore très développée. L'homme se trouve moins assailli qu'en Europe par le monde des formes et des couleurs qu'engendrent les affiches. L'intrusion de la société de consommation, la pression à l'achat sont moindres.

Dans le monde du citadin les choses jouent donc un rôle de premier plan. Pour le villageois, tout est relation de personne à personne. L'autorité est exercée par un homme, le commerce noue des liens entre deux personnes, l'échange d'objets, de services ou de monnaies n'étant qu'un aspect, dominant il est vrai, de cette relation; le cultivateur en face de son champ n'est pas devant un simple objet : la terre est celle des aïeux, la fertilité est un don du ciel, parfois même la terre est une divinité. En ville, au contraire, les objets prennent une valeur propre, indépendamment de celui qui les a fabriqués...

Le réseau des rues est quelque chose de frappant et de nouveau. Cette fois ce n'est plus la richesse qui se manifeste, mais l'appropriation de l'espace. Les Africains sont sensibles à cette maîtrise. Maître de l'espace, l'homme est aussi maître du jour : les rues ne connaissent plus la nuit. La nature se

soumet à son ordre et les arbres s'alignent le long des trottoirs.

Ce ne sont point là des fantaisies rêvées sur la carte. Une enquête menée à Bangui confirme des impressions recueillies dans diverses villes. Pour les 484 enfants interrogés en 1971, les éléments les plus importants de la ville sont, par ordre décroissant, les rues (cités 244 fois), les écoles (216), les boutiques (200), les arbres (194), l'éclairage urbain (193), les maisons (158), les marchés (158), l'hôpital (137), le réseau d'eau (130), le marché Bokassa aux formes originales (127), les bals (116), l'hôtel Safari et ses quatorze étages (110), le stade (101), la propreté (100), l'aéroport (98), les usines (98) ¹⁸...

Il est malaisé de savoir comment l'image de l'espace urbain se présente dans l'esprit des habitants. Suivent-ils mentalement des lignes jalonnées de monuments ou ont-ils de la surface une vue plus globale? On aurait pu croire que les enfants n'auraient qu'une connaissance limitée de leur ville qui est fort étendue et qu'ils raccorderaient mal leur quartier au centre et aux quartiers lointains. Il n'en est rien. Leur connaissance est fort complète. Mais ils font une opposition entre le quartier, villageois, intime et agreste, et le centre, moderne, marqué par des monuments prestigieux.

Comme souvent dans les études africanistes, on voit se dessiner les traces d'une vie double, à la fois traditionnelle et moderne, européenne et africaine.

Jacques BINET.

(Office de la recherche scientifique
et technique d'outre-mer.)

18. Secrétariat de mission d'urbanisme et d'habitat, *Bulletin trimestriel*, n° 68, janvier 1972.

JACQUES BINET



URBANISME ET LANGAGE
DANS LA VILLE AFRICAINE

Extrait de DIOGÈNE, n° 93
Janvier-Mars 1976

B3801, ex 1

17 MAI 1976
O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

n° 8169 Soc.